

Selling Hitler¹

Sorti en Allemagne en septembre 2004, "Der Untergang" ("La chute") d'Oliver Hirschbiegel a suscité la polémique et a été vu jusqu'à présent par 4,5 millions d'Allemands.

A la mi-janvier est sorti "Napola – Elite für den Führer" (Dennis Gansel) qui situe son action dans une école d'élite pour jeunes nationaux-socialistes. Il a été reçu avec une certaine prudence par la critique allemande qui semble l'estimer bien fait mais un peu superficiel quant au traitement de son contexte historique. Rien à voir avec les réactions virulentes provoquées par "Der Untergang" d'Oliver Hirschbiegel... qui fut du coup beaucoup plus discuté et vu. C'est la même société, la puissante Constantin-Film dirigée par Bernd Eichinger (par ailleurs scénariste de "Der Untergang"), qui a produit "Der Untergang" et distribué "Napola". Au printemps suivra, à la télé cette fois, la mini-série "Speer und er" de Heinrich Breloer, sur l'architecte et ministre de l'Armement du Reich Albert Speer, qui mélangera reconstitutions fictionnelles et images d'archives avec des interviews des témoins de l'époque. En décembre, on a pu voir sur la chaîne régionale NDR "Propaganda" dans lequel un producteur de télévision vieillissant déclare être l'homme qui a tué les époux Goebbels et dit vouloir transmettre leur héritage. Dans le genre du documentaire, "Joseph Goebbels" de Andrea Morgenthaller vient d'être présenté en trois parties à la télé allemande et "Das Goebbels-Experiment" de Lutz Hachmeister (constitué presque uniquement d'images d'archives et de citations du journal de Goebbels) devrait suivre au début de cette année, d'abord au cinéma puis également à la télévision. Et bien évidemment, il y a eu l'inévitable série documentaire de Guido Knopp qui s'attaquait en novembre 2004 aux "managers de Hitler".

Après les victimes et les opposants au nazisme, le cinéma allemand semble ainsi s'intéresser de plus en plus aux criminels. Même dans "Der neunte Tag", film germano-luxembourgeois réalisé par Volker Schlöndorff, l'officier nazi Gebhardt est un personnage presque plus important – en tout

cas plus intéressant – que l'abbé (luxembourgeois) Henri Kremer. Ce dernier ne se laissera pas tenter par le marché proposé par Gebhardt (signer ou faire signer par l'évêque une lettre de soutien officiel au régime nazi), qui pourrait sauver sa vie et peut-être celle de ses camarades, mais il renonce également à résister activement comme le fit la jeune Sophie Scholl (décapitée en 1943) dont l'Allemand Marc Rothmund retracera en février le combat dans "Sophie Scholl – Die letzten Tage".

Au total, huit films et téléfilms allemands se penchent ainsi en moins de six mois sur la période du nazisme et ses horreurs. Avec donc un certain retentissement pour certains d'entre eux : "Der Untergang" a raflé les prix du meilleur producteur et du meilleur acteur (Bruno Ganz) ainsi que le prix du public au "Bayerischer Filmpreis" décerné à la mi-janvier alors que Dennis Gansel y recevait le prix du meilleur réalisateur pour "Napola" et Volker Schlöndorff un prix d'hon-

Der Untergang



Viviane
Thill

¹ "Selling Hitler" est le titre d'une mini-série britannique sur les faux journaux d'Hitler.

Ce n'est qu'à la fin des années 70 que le jeune cinéma allemand commence à thématiser plus directement le Troisième Reich dans les films de Hans Jürgen Syberberg, Volker Schlöndorff, Rainer Werner Fassbinder ou Helma Sanders-Brahms.

neur pour l'ensemble de son œuvre. "Der Untergang" sera même envoyé aux Oscars pour y représenter l'Allemagne dans la catégorie du meilleur film étranger.

Or, ce n'est d'évidence pas l'époque en soi de la guerre qui passionne les spectateurs allemands, sans quoi "Der neunte Tag" aurait dû avoir au moins un succès d'estime alors qu'il n'a attiré que quelque 38.000 personnes dans les salles allemandes malgré une critique très positive. "Der Untergang" a en revanche réalisé jusqu'à présent 4,5 millions d'entrées dans son pays... dont un grand pourcentage est certainement imputable à la curiosité suscitée par la controverse déclenchée dans la presse. Le *Spiegel* a fait 17 pages sur Hitler et la très populaire *Bild-Zeitung* même une série. A partir de là, il y a eu un véritable effet boule de neige dans les médias, y compris à l'étranger, beaucoup se sentant obligés d'émettre une opinion uniquement parce que, comme dit le titre d'une émission française, " tout le monde en parle ". Les débats ont surtout porté sur le 'tabou' qu'il y aurait à montrer Hitler comme un être humain (ce qu'il fut pourtant bel et bien) mais il y eut peu de vraies réflexions sur le film en tant que tel ou même les événements qu'il dépeint.

Tout cela est d'autant plus surprenant que, contrairement à ce qu'on a pu lire ici et là, le film, qui raconte la chute du Troisième Reich vue depuis le Bunker de Hitler, n'a rien de très nouveau. Il se base sur des témoignages (dont celui de la secrétaire Traudl Junge) connus depuis longtemps. Dès 1955, G.W. Pabst avait déjà tiré de ces mêmes dépositions un film (écrit par Erich Maria Remarque) intitulé "Der letzte Akt" qui racontait lui aussi les derniers jours de Hitler. L'historien Joachim Fest – garant scientifique de l'entreprise " Untergang " – a sorti sa première biographique sur Hitler il y a près de 30 ans. Les faits sont donc connus.

Le Troisième Reich dans le cinéma allemand

Depuis 1945, le cinéma – y compris le cinéma allemand – a produit d'innombrables films sur le Troisième Reich. La première réaction après la guerre a été pragmatique : il fallait oublier et reconstruire pour pouvoir continuer à vivre. Ce qui ne veut pas dire que le cinéma allemand a d'emblée occulté cette période. Le premier film allemand sorti après 'la chute' s'appelait "Die Mörder sind unter uns" (" Les assassins sont parmi nous ", de Wolfgang Staudte, 1946). Le film a lancé la série des "Trümmerfilme" qui montrent les décombres du Reich et la souffrance, après la défaite, du peuple allemand qui s'était laissé séduire et en subissait alors les conséquen-

ces. Les réalisateurs avaient tendance à privilégier les victimes du régime, les protagonistes de leurs films ayant été sympathisants par candeur, résistants, civils innocents ou soldats envoyés à la mort au nom d'une notion fourvoyée du patriotisme. Cette réticence à mettre en scène plus directement une possible culpabilité des Allemands n'est pas si étonnante quand on se souvient qu'un certain nombre de ces réalisateurs travaillaient déjà dans l'industrie cinématographique allemande entre 1933 et 1945. Par ailleurs, les spectateurs, trop heureux de s'en être sortis, n'avaient sans doute aucune envie de payer une place de cinéma pour se voir traiter d'assassins. Les vrais criminels restaient donc toujours les autres dans ces films, ceux avec lesquels on ne s'identifiait pas. En 1955, G.W. Pabst sort "Der letzte Akt" (produit en Autriche) et "Es geschah am 20. Juli" (" C'est arrivé le 20 juillet ") sur l'attentat manqué contre Hitler, suivis en 1958 de "Hunde wollt ihr ewig leben" (Frank Wisbar) sur la bataille de Stalingrad, puis en 1959 de "Die Brücke" (" Le pont ") de Bernhard Wicki, ces deux derniers films pouvant être considérés comme des oeuvres pacifistes qui réfutent (surtout le deuxième) les valeurs guerrières que la propagande nazie (et avant elle les sociétés pré-weimarienne et weimarienne) avait inculquées aux Allemands.

"Der Untergang" emprunte à plusieurs de ses films, aux "Trümmerfilme" dans la description de Berlin durant et après les derniers combats, à "Die Brücke" dans sa représentation d'un combat devenu absurde mais qui continue de coûter d'innombrables vies allemandes, et à presque tous le portrait d'un peuple allemand naïf, séduit puis abandonné par son Führer. Ce peuple est incarné ici par la jolie secrétaire aveuglée par l'admiration qu'elle porte à son chef et le trop jeune soldat fier de porter la médaille remise par le Führer en personne, mais aussi le médecin SS qui essaie désespérément de sauver ceux qui peuvent encore l'être : des gens bons dans l'âme mais qui se sont laissés bernier. La vraie Traudl Junge a beau dire à la fin que " la jeunesse n'est pas une excuse ", le film confère au contraire l'impression

Der Untergang



que 'le' peuple s'est naïvement laissé abuser par Hitler. Ce procédé est particulièrement contestable dans le cas du médecin SS mais il l'est tout autant dans celui de la femme et de l'enfant qui sont ainsi exonérés de toute faute, au point de pouvoir pédaler en toute bonne conscience vers des lendemains meilleurs à la fin du film : un happy-end pour le moins incongru.

Dans les années 60 et 70, les jeunes Allemands nés après la guerre interrogeaient beaucoup plus violemment la génération de leurs parents en se demandant si, et de quoi ceux-ci étaient coupables. Il en résultait d'un côté une sorte de culpabilité mortifiante et de l'autre l'insurrection contre les valeurs – toujours suspectes – de la génération précédente qui se greffait en Allemagne sur la révolte plus générale de la jeunesse. Plutôt que de mettre en scène les années du national-socialisme, les réalisateurs trouvaient alors des relents ou des menaces de renouveau du nazisme dans l'Allemagne répressive et policière des années de plomb.

Car ce n'est qu'à la fin des années 70 que le jeune cinéma allemand commence à thématiser plus directement le Troisième Reich dans les films de Hans Jürgen Syberberg ("Hitler, ein Film aus Deutschland", 1976), Volker Schlöndorff ("Die Blechtrommel", 1979, adapté du roman largement autobiographique de Günther Grass), Rainer Werner Fassbinder ("Die Ehe der Maria Braun", "Lili Marleen" et "Die Sehnsucht der Veronika Voss", respectivement 1978, 1981 et 1982) ou Helma Sanders-Brahms ("Deutschland, bleiche Mutter", 1979). La plupart de ces cinéastes analysent les traumatismes familiaux et nationaux de manière personnelle et souvent complexe, pas toujours dénuée d'ambiguïté, selon leur sensibilité et leur vécu intime. En 1979, c'est pourtant une série américaine, le très mélodramatique "Holocaust", qui fait pleurer les Allemands sur le sort des Juifs. C'est aussi contre le succès de cette importation d'Hollywood qu'Edgar Reitz tourne de 1979 à 1984 "Heimat" où la mémoire individuelle est le point de départ d'un regard nouveau, dénué de pathétisme, sur l'histoire collective de l'Allemagne. Cette démarche éminemment personnelle qui caractérise la représentation de l'époque hitlérienne dans le jeune cinéma allemand, est complètement absente de "Der Untergang".

Tout au long des soixante dernières années, il est aussi arrivé qu'on s'intéresse aux criminels de guerre. Götz George a été le docteur Mengele dans "Nichts als die Wahrheit" (Roland Suso Richter, 1999); dans sa très contestée mais intéressante adaptation du roman de Michel Tournier "Le roi des aulnes" (intitulée "Der Unhold" en allemand), Volker Schlöndorff met en scène en 1996



une sorte de simplet – un naïf inquiétant dans lequel les Allemands refusent cette fois de se reconnaître – qui se fait le complice des bourreaux nazis ; hors de l'Allemagne, l'Israélien Eyal Sivan s'est longuement penché sur le cas d'Adolf Eichmann dans le documentaire "Un spécialiste" (1994). Alors qu'il existe une réelle réticence à faire incarner Hitler dans les films de fiction (due sans doute aussi en partie au fait que le 'vrai' Hitler est trop connu du public), le Führer lui-même a déjà été plusieurs fois interprété par un acteur au cinéma, sauf erreur toujours hors d'Allemagne, du moins en ce qui concerne les rôles principaux et à l'exception d'Udo Kier qui le joua dans "Die letzte Stunde im Führerbunker" de Christof Schliengensief. Hors des frontières allemandes, on put donc voir l'Autrichien Albin Skoda dans "Der letzte Akt" déjà cité, Alec Guinness ("The Last Ten Days", Ennio de Concini, 1973), Fen Finlay ("The Death of Adolf Hitler", Rex Firkin, 1973), Anthony Hopkins dans le téléfilm "The Bunker" (George Schaefer, 1981), Noah Taylor ("Max", Menno Meyies) et plus récemment Leonid Mozgovoy dans "Moloch" du Russe Alexandre Sokourov (1999) et Robert Carlyle dans le téléfilm "Hitler, the Rise of Evil" de Christian Dugay (2003)², tout cela sans même citer les comédies. Certains de ces films ont provoqué quelques débats au moment de leur sortie, mais aucun n'a provoqué la polémique médiatique et le succès populaire déclenchés par "Der Untergang".

L'intelligent marketing du producteur Bernd Eichinger qui a su orchestrer à son profit le 'scandale' y est sans doute pour beaucoup. Il est indéniable aussi qu'un film de fiction centré sur la personne de Hitler continue à fasciner en Allemagne et à susciter le malaise à l'étranger. Une partie du trouble vient aussi de ce qu'on voit cet homme, dont souvent on ne connaît que la voix nasillarde enregistrée à la radio et le masque figé des vieilles photos, se mouvoir, parler et même sourire à l'occasion. On nous a tellement habitués à ne voir en lui que le monstre qu'on pouvait en effet presque avoir l'impression qu'il n'était pas un être humain. Or, le fait est qu'Hitler

Der Untergang

On nous a tellement habitués à ne voir en Hitler que le monstre qu'on pouvait en effet presque avoir l'impression qu'il n'était pas un être humain.

² Ce film a été présenté en version tronquée sur TF1 au début de l'année 2004. Apparemment, il manquait 30 minutes concernant (selon Laurent Storch, directeur des acquisitions à TF1) des scènes évoquant la première guerre mondiale et l'approche plus psychologique du personnage. Le film est passé à la télé allemande, sur RTL2, en septembre 2004, sans coupures pour autant que l'on sache.

³ " Le point de vue idéologique sur des événements est ce que je déteste par-dessus tout. Ce qui impliquait donc de ne faire aucun commentaire et surtout de ne pas faire passer ma propre position dans l'histoire. Moi je n'aime pas qu'on interprète ce que je fais. Alors je ne me permettrai de toute façon jamais d'interpréter quoi que ce soit pour les spectateurs. J'ai fait vraiment tout ce que je pouvais pour ne pas les influencer " (interview d'Oliver Hirschbiegel dans l'émission "Cosmopolitaine" sur France-Inter, le 2 janvier 2005).

aimait son chien, parlait gentiment à sa secrétaire et embrassait parfois Eva Braun, et qu'il a été malade et assez pathétique à la fin de sa vie. Cela ne rend pas moins monstrueux ce qu'il a fait et d'ailleurs il dit dans le film des choses assez abominables pour qu'on ne s'identifie pas à lui.

Ce qui est toujours plus ambigu dans les portraits des assassins ou des meurtriers en série, c'est la fascination qu'exerce sur nous le Mal qu'ils incarnent. En scrutant Hitler ou Eichmann à l'écran, c'est le Mal que nous cherchons à toucher du doigt. Comment ces hommes, si quelconques en apparence, ont-ils pu tuer ou faire tuer de sang froid ? La nature du Mal est ce qu'Eyal Sivan et son co-réalisateur Rony Brauman cherchent à cerner derrière les lunettes d'employé modèle d'Adolf Eichmann, c'est ce que traque Lutz Hachmeister en lisant le journal de Goebbels, c'est ce qui intéresse Volker Schlöndorff quand sa caméra s'approche du SS Gebhardt et c'est ce que nous espérons découvrir en regardant Hitler en face. L'un des problèmes du film "Der Untergang", et la raison des débats qu'il suscite, est cependant que, contrairement à tous les cinéastes cités ci-dessus, Hirschbiegel ne cherche précisément pas à expliquer ou à interpréter. Les actes d'Hitler tel qu'il le montre ne sont pas explicables par le respect de la hiérarchie comme chez Eichmann, le handicap complexant comme chez Goebbels, l'idéologie fourvoyée comme chez Gebhardt. Hirschbiegel met en scène les gestes et les paroles que Hitler a faits et dites selon les historiens mais il se refuse à leur donner un sens et une interprétation³.

Il ne suffit pas de voir pour comprendre

Il semble persuadé qu'en n'expliquant rien, il laisse aux spectateurs la liberté d'interpréter les images et se contente donc de nous présenter "le bunker comme si vous y étiez". Mais ce concept, hérité de la télé-réalité (le huis-clos du bunker n'est d'ailleurs pas sans rappeler les appartements factices utilisés par celle-ci) est, comme on sait, toujours artificiel. D'une part, parce qu'il est évidemment impossible de tout montrer (il faut faire des choix dans le temps et dans l'espace) et d'autre part parce qu'il ne suffit pas de voir se passer un événement pour le comprendre. Comme la télé-réalité, la science infuse ou la compréhension intuitive sont des idées de notre époque où prime la loi du moindre effort. Or, pour comprendre les dix derniers jours d'Hitler, il faut au contraire connaître non seulement les quatre années qui les ont précédées, mais aussi toute la période du régime nazi et même l'histoire de la République de Weimar. Hirschbiegel peut certes parier sur un certain savoir de son public concernant Hitler et le Troisième Reich

mais celui-ci ne pourra jamais suffire à comprendre les vraies raisons et les implications de toutes les actions et paroles montrées et proférées à l'écran.

La démarche de Hirschbiegel entraîne par ailleurs un curieux effet secondaire : comparés à Hitler dont on sait au moins ce qu'il a fait, et étant donné les portraits unidimensionnels que trace le réalisateur des complices de Hitler, même les pires de ceux-ci semblent presque inoffensifs ! Goebbels et sa femme sont ainsi peints comme le seraient des fans obsédés par leur idole (comme une star abordée dans la rue par un admirateur un peu collant, Hitler paraît vaguement gêné quand Magda Goebbels se jette à ses genoux). Les autres sont soit des fidèles obtus, soit des lâches et des traîtres, l'architecte et ministre de l'armement Albert Speer (sous les traits avantageux de Heino Ferch) apparaissant même presque comme un héros de la résistance sous prétexte qu'il refuse de pratiquer la politique de la terre brûlée exigée par Hitler. Il peut même jeter un regard scandalisé à Hitler quand celui-ci se met à vitupérer contre les Juifs, comme si lui, Albert Speer, n'avait jamais entendu rien de tel de la bouche du Führer auparavant. Il y a bien là un choix de Hirschbiegel et il n'est pas nouveau dans l'iconographie allemande : ayant établi l'innocence du peuple allemand et l'insignifiance de ses officiers, on fait de Hitler le méchant, plus pathétique que monstrueux dans ce cas, mais en tout cas le seul vrai responsable de la débâcle allemande et accessoirement (car il est vrai que ce n'est pas ce qui semble intéresser le réalisateur en premier lieu) des horreurs commises envers d'autres peuples ou les minorités allemandes.

En revanche, " Der Untergang " est curieusement passé au Luxembourg sans provoquer l'avalanche de réactions suscitées ailleurs. Ce qui est peut-être bon signe : la fascination – positive ou négative – pour Hitler et tout ce qui le touche a finalement toujours quelque chose de malsain.

Ayant établi l'innocence du peuple allemand et l'insignifiance de ses officiers, on fait de Hitler le méchant, plus pathétique que monstrueux dans ce cas, mais en tout cas le seul vrai responsable de la débâcle allemande.

Der Neunte Tag

